

## Brèves littéraires

*Brèves*

# Liberté sans frontière

Micheline Duff

---

Numéro 67, 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4883ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

### ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Duff, M. (2004). Liberté sans frontière. *Brèves littéraires*, (67), 93–97.

## MICHELINE DUFF

### *Liberté sans frontière*

Je suis née à Guadalajara, au fond d'un hangar de tôle situé tout près d'un parc rempli de roses, comme on en trouve tant dans cette ville du Mexique. Je n'ai jamais connu mon père, et je ne crois pas ressembler à ma mère avec ses longues oreilles et son pelage beige tacheté de brun. D'elle, j'ai toutefois hérité ma vivacité et cette immense pulsion de vivre qui me pousse toujours en avant. On me dit curieuse et hardie, sans doute parce que j'ai dû apprendre l'autonomie en bas âge, ma mère se trouvant davantage préoccupée de rejoindre ses compères de la meute du quartier plutôt que d'allaiter et de surveiller ses petits.

Au début, j'eus la vie dure. J'errais dans les ruelles et autour des terrasses dans l'espoir de voir des clients laisser tomber quelques miettes. Poubelles, rebuts, déchets, je connaissais bien ! C'était mon lot, ma misère, ma survie, mais aussi ma liberté.

Un jour, je sentis des mains me soulever de terre, des mains chaudes, larges et solides. Elles se mirent à me caresser du bout des doigts. Ah ! je faillis m'évanouir de délectation. J'ignorais qu'un tel bonheur puisse exister. Et je n'étais pas au bout de mes découvertes ! Roberto allait devenir mon maître, l'amour et le désespoir de ma vie. Il décida de

m'amener chez lui et de m'offrir en cadeau à ses deux enfants. On m'accueillit avec des cris de joie et on me nomma Lolita. La petite fille de la rue devint subitement une reine, je n'eus plus jamais faim.

À la vérité, ça n'allait pas trop bien dans la maison de mon maître. Sa femme venait de prendre un amant, un chauffeur de taxi venu des États-Unis. Roberto lui-même avait le cœur tourné vers une Québécoise en séjour prolongé à proximité de son bureau. Les fils, eux, souffraient d'insécurité et, naturellement, le père comptait sur moi pour créer diversion. J'y consacrai toutes mes énergies, agitant la queue à cœur de jour, et multipliant les minauderies, coquetteries, singeries et conneries de tout acabit.

Le ménage éclata quelques mois plus tard, et Roberto traversa les frontières américaine et canadienne pour rejoindre sa princesse, abandonnant à regret ses fils et... sa Lolita, avec promesse de retour dans quelques mois. Ah ! si seulement j'avais su pleurer...

Après son départ, ce fut l'enfer. L'amant américain n'aimait ni les enfants ni les chiens. Quand il rentrait ivre mort, la nuit, je déguerpissais sous le lit des garçons. S'il les frappait, je plantais mes dents dans ses chevilles jusqu'à ce qu'un coup de pied m'expédie à l'autre bout de la pièce dans un vol plané avec atterrissage forcé. Ouf ! ce que je pouvais m'ennuyer de mon Roberto et de ses caresses.

Un jour inespéré, ô miracle ! je vis revenir mon maître tenant par la main sa belle Québécoise. Ah ! quel soulagement ! L'accueil fut à la mesure de notre allégresse. Mais le père ne mit pas de temps à prendre

une sage décision : le climat familial s'avérant insupportable pour des enfants, les fils viendraient habiter avec lui, au Québec, tant et aussi longtemps que la mère ne réglerait pas ses problèmes avec son tourtereau alcoolique. « Et moi ? Et moi ? » aurais-je souhaité demander. Je n'en dormis plus, la nuit. Qu'allait-il m'arriver ?

On ne m'abandonna pas. Un bon matin, on me déposa dans une cage afin d'accompagner toute la famille à l'aéroport. Là, les choses se compliquèrent. Les douaniers américains, arrogants et fiers dans leur uniforme bleu, parlèrent de règlements, examen médical, vaccination, quarantaine. Roberto poussa les hauts cris. On m'inspecta, me scruta à la loupe, me lava, m'épouilla, me poudra. Puis une méchante femme me piqua à deux reprises avec une seringue et, croyez-moi, les morsures de *garrapatas* ne sont rien en comparaison de ces manipulations cruelles. Après maintes discussions, paperasses et blablabla avec les représentants du gouvernement des USA, on finit par m'expédier dans une soute à bagages glaciale et peu éclairée. C'est ainsi que je traversai la frontière américaine, sans même m'en rendre compte. J'eus à peine le temps de découvrir New York, tenue en laisse par les enfants, qu'il fallut tout recommencer à la douane canadienne, pour notre rentrée au Canada. Re-discussions, re-paperasses, re-cage dans la soute à bagages, mais, Dieu merci ! on m'évita la re-piqûre.

À notre arrivée à Montréal, le sol se trouvait recouvert de neige. C'était magnifique mais, hum !... Pas évident pour une Lolita mexicaine de marcher sur cette surface glacée sans se casser la gueule et sans

se les geler ! Et puis, les gens s'adressaient à moi avec de drôles de mots : « Ah ! le beau ti-chien-chien ! » Je n'y comprenais absolument rien ! Mais je m'y fis, trop heureuse de retrouver mon nid d'amour auprès de Roberto et des enfants.

Hélas ! sa femme se mit à éternuer, moucher, toussoter, crachoter continuellement en ma présence. Le diagnostic du docteur tomba comme un couperet sur ma tête : allergie à Lolita. Dieu du ciel ! qu'allais-je encore devenir ? Entre-temps, la mère des enfants avait émigré à Boston avec son Américain. Elle accepta gentiment de me reprendre. La mine défaite, je retraversai la frontière dissimulée dans le coffre arrière de la voiture de Roberto. Le douanier, sans doute doté d'un flair de chien, ordonna d'ouvrir le coffre, et me découvrit, tapie au fond de ma cage. Roberto sortit les formulaires et on reprit les discussions, paperasses et blablabla. Je faillis perdre connaissance en songeant à l'éventualité d'autres piqûres. On me laissa passer finalement sans user de cette atrocité. Ouf !

Quand je vis Roberto et les enfants m'abandonner à Boston et repartir au Québec, j'avais la queue et les oreilles basses. Les reverrais-je jamais ? Et ce nouveau maître, cet Américain que je détestais, allait-il encore me malmener ?

Il n'en eut pas vraiment le temps. Le couple décida d'emménager au quarante-deuxième étage d'un gratte-ciel où on n'acceptait pas les animaux. Bande de sauvages ! Je ne faisais de mal à personne, moi ! Qu'allais-je devenir, perdue dans les rues de cette

ville inconnue ? Il devait bien se trouver une place au soleil pour moi, au-delà ou en deçà de ces fichues frontières ! Je tremblais de tous mes membres en songeant que j'allais probablement finir mes jours à la fourrière municipale !

Eh ! non, dans un élan de cœur, on décida de me renvoyer au Mexique, chez la grand-mère des enfants. Une fois de plus, j'allais retraverser la zone douanière. Re-discussions, re-paperasses, re-cage, re-crainte des piqûres, re-soute à bagages... Sans oublier le re-blablaba !

Ma joie de retrouver mon pays natal fut de courte durée. La grand-mère rendit l'âme quelques jours seulement après mon arrivée. Quand j'entendis la famille discuter du sort de Lolita, reprendre les discussions, rechercher les paperasses, retrouver la cage et s'installer dans un interminable blablaba, je pris mes pattes à mon cou et m'enfuis dans les rues de Guadalajara à une vitesse folle.

Ils ne me rattrapèrent jamais. Je rejoignis la meute de chiens errants, celle de ma mère, et, maintenant, je vagabonde la nuit à la recherche de quelque ripaille. Je suis maigre et j'ai faim, mais je me sens souveraine. Je vis sans dépendances et sans limites territoriales, et j'ai cessé de me trouver à la merci des humains, de leur blablaba, de leurs règlements, de leurs paperasses et... de leurs satanées frontières !

J'ai enfin retrouvé ma liberté, une liberté sans frontières, sans oublier que maintenant, toutes les roses des parcs de Guadalajara m'appartiennent...